

VINCENT LABORDE

**LE SEL
DE LA TERRE**

récit

nrf

GALLIMARD

**LE SEL
DE LA TERRE**

Œuvres de
VINCENT LABORDE

nrf

LE SEL DE LA TERRE

En préparation

L'ÉCHELLE DE FEU

VINCENT LABORDE

**LE SEL
DE LA TERRE**

récit

nrf

GALLIMARD

6^e édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont dix exemplaires numérotés de I à X et trois exemplaires hors commerce marqués de a à c.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Gallimard, 1946.

A ma femme.

I

PENCHÉ sur le feu qui s'éteint, il tisonne ses souvenirs. L'enfant qu'il était, sage et timide, passe dans l'allée du jardin. Son regard s'attendrit sur le jour qui meurt, sur la nuit qui fuit. Il savait parler aux arbres et comprenait les bêtes. Il n'ôtait pas à la nature sa robe de mystère mais la respirait comme une fleur. Il entrait sans effort dans le jeu du monde, pour lui sans détours ni malice. Il n'allait pas aux choses, elles venaient à lui et, quand il s'endormait, il serrait sur son cœur la promesse du lendemain.

La maison de campagne où j'ai passé mes premières années était cernée d'un parc sombre qui se refermait sur moi comme la forêt vierge. J'y jouais à des jeux que j'inventais et qu'on pouvait jouer seul. Il m'arrivait de m'arrêter soudain, attentif au cri d'un geai, à l'arrivée du crépuscule. Je courais alors vers la maison et me précipitais dans les bras de ma mère qui riait. Le soir, dans mon lit, je peuplais l'obscurité de fantômes et prenais plaisir à mon épouvante.

Alors que j'avais cinq ans, mon père avait été tué dans un accident d'automobile en se rendant la nuit chez un de ses malades. Je me souvenais de lui comme d'un géant bien-faisant à la voix grave. Jusqu'au moment où j'entrai au lycée, je vécus seul avec ma mère.

J'avais le goût de l'absolu; je croyais à la perfection, ne voyais le mal nulle part et faisais confiance à tous. Aussi le contact avec les enfants de mon âge me fut-il au début très pénible : je ne fus pas loin de croire que ma crédulité me condamnerait à être toujours une

victime. J'étais bon élève, mais mon caractère scrupuleux me faisait exagérer mes points faibles. Dès la douzième année, je pris l'habitude de m'analyser et de mettre par écrit le résultat de mes réflexions. J'espérais ainsi trouver une méthode qui pût m'assurer la supériorité intellectuelle. Pendant des mois, je notai sur des bouts de papier des formules et les confrontai, cherchant à condenser en une série de maximes les règles d'hygiène mentale indispensables; obéissant à une impérieuse exigence d'unité, je voulais faire une synthèse toujours plus dense, persuadé qu'un mot, à la limite, devait suffire à résumer la sagesse et le savoir.

Quand j'étais en vacances, ce n'était plus le parc, dont les mystères me paraissaient maintenant trop simples, mais la bibliothèque qui me retenait. J'y passais des heures entières, lisant tout ce qui me tombait sous la main. La grande pièce sonore, égayée par les tons vifs des reliures, m'apparaissait comme un palais, où ma présence réveillait les âmes des auteurs endormis dans leur gloire. Au moment

d'ouvrir un de ces ouvrages, je ressentais une émotion qui, aujourd'hui encore, me paraît neuve.

Plus que par les récits d'aventures, j'étais attiré par les ouvrages dont j'espérais qu'ils me donneraient la clé du monde et de la vie. Je lisais avec avidité dans les dictionnaires historiques les biographies des grands philosophes. Les quelques lignes où étaient résumés leurs systèmes me faisaient rêver des semaines entières. Je ne concevais point que les hommes pussent perdre leur temps à d'autres travaux, si hauts soient-ils, que la recherche métaphysique. Quand ma mère, qui était douée d'un sens artistique très vif, me fit visiter la cathédrale de Chartres, l'admiration qu'elle exprimait me parut une offense au seul objet digne de respect, la vérité. Mon indifférence à tout ce qui ne me semblait pas l'essentiel ne me conduisait pas à la paresse, mais à la docilité. Pour pouvoir me consacrer aux méditations qui me tenaient à cœur, il me fallait vivre en paix avec les puissances extérieures, et leur faire les concessions nécessaires; pour acquérir ma liberté, l'obéissance me semblait un

moyen plus efficace et moins coûteux que la révolte.

A mesure que je me développais, je sentais que l'éducation solitaire et soigneusement protégée du monde extérieur que j'avais reçue de ma mère dans ma première enfance me préparait mal à ce que les ouvrages moraux appellent la lutte de la vie. Je jugeais que j'avais autant d'esprit d'analyse qu'aucun de mes camarades, mais la force me manquait. Beaucoup de mes condisciples possédaient précisément les qualités inverses des miennes. Leurs idées étaient sommaires, sans doute, mais nettes et proches du réel. Ils prenaient la vie à bras le corps, alors que je ne faisais que l'effleurer.

Je me demandais si mon goût de l'introspection n'était pas la cause de cette infériorité. N'allais-je pas me laisser enfermer en moi-même irrémédiablement si je ne réagissais pas à temps ?

Je venais de quitter le lycée et j'allais entrer à la Sorbonne pour préparer ma licence

de philosophie. J'étais délivré, enfin, des lourds horaires scolaires. J'avais l'impression que ma vie d'homme allait commencer.

Je pensais que seul l'amour pourrait me sortir de moi, me rendre la fraîcheur de cœur qui, je le sentais, me quittait peu à peu, chassée par mon inquiétude intellectuelle. Je me souvenais de l'état que j'avais connu l'été précédent, quand j'avais cru aimer une jeune fille, rencontrée par hasard dans un match de tennis. Je ne lui avais rien dit de mes sentiments, dont elle ne s'était même jamais doutée. Le jour où je l'avais vue pour la première fois, j'avais eu envie, le soir, de rire, de pleurer, d'embrasser, de réconforter, d'insulter. Un tourbillon d'images, des projets chimériques, toujours les mêmes, s'étaient succédé dans mon esprit; j'étais fébrile et débordant de joie. Pendant plusieurs semaines, je m'étais parlé à moi-même avec ravissement de cette jeune fille.

Aussi escomptais-je qu'une aventure me donnerait cette aisance que j'admirais chez tant de mes camarades. J'essayai de courtiser des étudiantes, mais je me sentais si gauche

que je renonçai. Dans un dancing, où j'allais par acquit de conscience plus que par plaisir, je fis la connaissance d'une jeune femme que son amant venait d'abandonner. Je me voyais déjà dans le rôle du consolateur. Mes paroles maladroitement romanesques la firent sourire. Je me troublai; elle me fixa un rendez-vous pour le lendemain auquel je n'allai point.

Je me mis à douter de moi : pourrais-je jamais me débarrasser de ma timidité ? Ce fut alors que je me liai avec un de mes camarades de Sorbonne, grand gaillard au menton en galoche, dont le père était agent de change. Il déclarait volontiers que les femmes ne respectent chez l'homme que la force; que, sous peine d'encourir leur mépris, il faut présenter les apparences de la vigueur et de l'audace. Son cynisme ironique m'en imposait. Il avait une manière de dévisager les femmes et d'en parler avec un haussement d'épaules qui excitait mon envie. Le mépris nietzschéen qu'il marquait envers les faibles, les ratés, les « impuissants » comme il les appelait, me paraissait élégant. Je l'imitais maladroitement, se-

crètement honteux de suivre un modèle dont la vulgarité me choquait. Il raillait mon innocence, mais, par amour-propre, je ne voulais à aucun prix lui demander de me guider. Je fis mes premières expériences avec des filles, furtivement et avec application.

Quand je me fus enhardi, je partis à la conquête des femmes cataloguées comme honnêtes. Je pris de l'assurance, affectant à mon tour de mépriser les beaux sentiments, et admettant comme une évidence l'instinct polygamique de l'homme. Je me jurais bien de préserver, grâce à la variété de mes aventures, mon indépendance.

J'estimai indispensable de procéder à un véritable dressage de mon caractère. Je traquai toute sensiblerie et en vins à m'interdire, non seulement la rêverie, vestige de mon âme d'enfant, mais aussi la méditation, coupable de me détourner des qualités viriles. Je donnais raison aux philosophes qui enseignent que la pensée ne se justifie que dans l'action. La recherche désintéressée ne me paraissait plus qu'un jeu de l'esprit, dangereux pour celui qui s'y livre.

Je venais de terminer ma licence. Il me fallait choisir une carrière. Allais-je m'orienter vers l'étude ou la vie publique, vers l'enseignement ou la haute administration ? Mes aptitudes me portaient vers la première solution, qui avait toujours eu les préférences de ma mère. Mais je me voyais avec terreur commentant à des enfants, en province, des passages obscurs d'auteurs surfaits, et, surtout, il m'en coûtait de renoncer au prestige de l'action, dussè-je n'en connaître que l'apparence. L'amour-propre l'emporta, sur le désir de suivre ma pente naturelle. Je me persuadai qu'il serait lâche de fuir les responsabilités, en me réfugiant dans l'abri de l'Université. J'ajoute que le fétichisme de l'érudition qui sévissait à la Sorbonne ne m'encourageait pas. C'est ainsi que j'entrai au Ministère des Finances.

Je fus bientôt rongé par la vermine des soucis administratifs, accablé par la petite pluie fine des questions minimes mais urgentes, et aussi, je l'avoue, obsédé par les considérations sordides d'avancement et de traitement. Je finissais par me complaire dans ce monde

étrange où les papiers deviennent des êtres, qui ont leurs mœurs propres, tenaces et insidieux comme des termites. Leur afflux sur ma table et leur reflux me donnaient l'illusion de présider, dans mon univers étroit, à un phénomène cosmique. Triste démiurge, enserré dans un meuble laid, dans une posture ridicule, ligoté par les fils téléphoniques, borné de tous les côtés par des piles de dossiers. La corvée des audiences me donnait la maigre satisfaction de faire croire au visiteur, en apparence déférent, que j'étais maître de refuser ou d'accorder ce qui m'était demandé...

Je regrettais souvent les minutes où, me rendant le matin à pied au lycée ou à la Faculté, je goûtais la griserie des idées qui se lèvent, nettes et rapides. C'étaient des idées simples, naïves, et dont la gratuité faisait le prix. Maintenant, les produits de mon esprit n'étaient plus que de lourds insectes noirs se débattant dans la prison d'un bocal, et seule la musique, — en particulier la musique classique et les marches militaires, — était capable de me donner durant quelques

nrf

